

EXPERIENCE  
DE LA

VERTU SINGULIERE

DU

VIN ROUGE,

Pour guerir

La Retention d' Urine.

OBSERVATIONS

Des bons & des mauvais Effects

DU

QUINQUINA

DANS

Les Fieures Intermittentes,

Recherche des Causes & du Foyer

De ces MALADIES;

Reflexions sur la Nature des sucres dont nous sommes nourris, ou il paroît probable que le lait n'est pas une production du sang & que le sang n'est pas employé à nourrir nos parties, mais que c'est le chyle.

*par M. G. Guidi*

A L O N D R E,

Printed by M. F. 1684.



## L E T T R E

A Monsieur *B O Y L E*,

De la Societé Royale,

Contenant l'experience de la Vertu singuliere du *VIN ROUGE*, pour guerir la retention d' Urine.

*Monsieur,*

**J**E vous remercie tres humblement de l'honneur que vous m'avez fait, de m'envoyer vostre traitté de la nature du sang humain, je l'ay leu avec une avidité indicible, & avec tout le plaisir que l'on a de coutume de gouter dans la lecture de vos ouvrages, tout y est d'une exactitude achevée, peu de chose échape a la penetration de vostre esprit, vous estes né pour denoüer les difficultés les plus embarrassantes & il

semble que le ciel veut que nous soyons redevables a cet Illustre Verulamius & a vous de la plus grande partie de nos lumieres ; on ne peut gueres vous approcher que vous n'inspirés, en mesme temps vne si grande envie de suiure les routes que vous tracés pour decouvrir les verités naturelles, que je me suis mille fois reproché le peu de progrès que nous faisons dans la pratique de la Medicine, & que je me sens de plus en plus confirmé dans le dessein d'y travailler avec ardeur. Vous scavez, Monsieur, que je vous ay fait cognoitre mes sentiments sur divers obstacles qui se presentent dans les bons desseins que beaucoup de Medecins particuliers ont d'y travailler de leur mieux, mais parmi quantité de difficultés qui se rencontrent, la coutume que l'on a d'employer le plus souuent des remedes fort composés, fait que l'on ne scait presque jamais auquel de tous, on doit attribuer l'honneur de la guerison ; la curiosité m'a porté toute ma vie a développer ces mysteres autant qu'il m'a esté possible, j'ay fait la dessus plusieurs observations depuis vingt deux ou vingt tois ans que  
je

je vois des malades a *Paris*, dans cette grande ville, & ailleurs; mais entre autre vous ne serés peut estre pas fasché que je vous fasse l'histoire des effects singuliers du vin. Je laisse a part, tout ce que l'on pourroit tirer d'avantageux pour l'honneur de cette liqueur, de la Lecture des liures saincts; d'ailleurs chaque'un peut voir dans les livres d'Hippocrate & de Galien ce que ces grans hommes en ont pensé & comment ils s'en sont servis, comme vous aymés les experiences, sans vous acclabler de citations je viens au fait & à un fait tres recent : Depuis douze ou quinze jours j'ay gueri parfaitement avec la boisson d'un bon vin rouge vieux sans autre meslange un homme de soixante & quatre ans, qui depuis plus de trois semaines, n'avoit pas rendu une goutte d'urine que par láide du catheter, que l'on introduisoit dans la vessie une fois le jour. Il y a quatre a cinq années qu'a *Paris* je gueris de la mesme maniere & de la mesme maladie, un vieux Domestique de Madame la Princesse de Tarente aagé de soixante & quatorze ans qui se nommoit le Sr. L'Enfant : vous me per-

mettrés Monsieur d'entrer dans le detail de la guerison, afin de vous en rendre un plus fidel conte. Le Sr. L'Amblois Marchand Francois âgé de 64 ans m'envoya prier de le venir voir il y a environ cinq semaines, je luy trouvay de la fieure accompagnée d'un hoquet, qui epuisoit ses forces, sa langue estoit extremement seche, il avoit une douleur considerable dans le bas ventre, dans la region du rein, de l'estomach, de la vessie, laquelle paroissoit extremement tendüe & dure aussi bien que douloureuse, le malade ne dormoit point & avoit de tres grandes inquietudes ; on commenca d'abord de se servir du catheter pour remedier a cette grande tension en vuidant la vessie, dont on tira plus de deux quartes d'urine, on a continué a se servir de ce secours pendant trois semaines ou plus, sans lequel il ne sortoit pas une goutte d'urine, apres cela on s'est servi de la saignée, de la purgation de differents remedes alterants jusques a ce que voyant que la fieure estoit esteinte & la langue belle je luy fis prendre quelques lavements, une legere purgation & en fin je luy

luy donnay du vin rouge en quantité & luy fis manger en mesme tems des viandes de tres bon suc, ce qui reussit si bien que des le premier jour il trovua que son hoquet estoit diminué de beaucoup, & que la douleur qu'il sentoit a l'estomach n'estoit presque plus sensible, il se sentoit en mesme temps plus de vigueur, une plus forte envie de pisser & dormoit mieux qu'il n'avoit fait ; au bout de sept a huit jours, il urina fort bien, & est a present Dieu merci tres bien restabli, vous ne scauriez croire Monsieur la peine que j'ay eu a me rendre maître de l'esprit du malade, afin de le reduire a s'abandonner absolument a ma conduite ; il logeoit a une extremite de la ville près de White Chapell, je le quittois dans les meilleures dispositions du monde a suiure mes sentimens, je luy faisois l'histoire du malade que j'avois gueri à Paris, dont les circonstances de la maladie estoient toutes parrailles a la siene, il n'y avoit de difference qu'en ce que l'autre estoit aagé de dix ans plus que luy & beaucoup plus foible, on luy donnoit de l'esperance & de la confiance pour un moment, mais après il se

laissoit souvent gagner aux persuasions  
 de ses amis, qui l'engageoient a tenter  
 differents remedes, qui tous le devoient  
 guerir infailliblement dans vingt quatre  
 heures, le succès se trouuoit tousiours  
 contraire a leur attente, & au lieu de luy  
 estre favorable, je m'apercevois presque  
 tousiours que les accidents de la maladie  
 en estoient augmentés; on luy a donné  
 a mon insceu quantité de diuretiques, au-  
 tant que j'en ay peu juger par leur goust  
 Salin, on luy fist prendre mesme du vin  
 bruslé par le conseil de quelque bonne  
 femme, ce qui n'estoit pas le plus mal a  
 propos, pour la nature du remede, mais  
 comme ce n'estoit pas dans les conjonctu-  
 res heureuses (qui dans les choses diffici-  
 les, sont le partage des Medecins les  
 plus Eclairés) tous ces differents reme-  
 des furent inutiles : jamais je n'ay veu un  
 malade souffrir si aisement le catheter; de-  
 puis le premier jour jusques au dernier,  
 on ne s'est presque pas aperceu qu'il s'en  
 soit plaint : il est vray que Monsieur Ho-  
 bes & Monsieur Horris ont une dexterité  
 toute particuliere a sonder. Le malade  
 aagé de soixante & quatorze ans que  
 j'ay



j'ay gueri à Paris susportoit beaucoup plus difficilement cette operation ; il avoit de la fieure, ses urines estoient fort puantes, ce qui m'obligea a examiner soigneusement s'il n'y avoit point quelque ulcere ou du moins une inflammation considerable dans la vessie, dans de pareilles occasions le vin n'auroit pas esté un remede propre, enfin m'estant assuré par mille sorte de raisons & d'experiences que je fis, que la vessie n'avoit plus n'y inflammation n'y ulcere, apres avoir saigné deux fois le malade, l'avoir temperé & purgé avec des remedes fort doux, je luy fis boire pur une chopine de vin rouge qui est environ la pinte de Londre & le fis manger en mesme temps a son ordinaire, dès ce mesme jour il pissa & n'eust plus besoin de catheter. Il paroît extraordinaire qu'un homme si aagé & fort foible aye receu du secours plus promptement & avec une beaucoup moindre dose de remede ; mais j'en attribue la cause a ce qu'il estoit tombé d'abord entre mes mains, dès le premier jour de sa maladie, qu'il avoit observé regulierement tout ce que je luy avois prescript, & qu'il ne prit aucun des  
remedes

remedes que je crois contraires dans ses sortes de maladies, au lieu que comme je vous l'ay marqué c'y dessus, le Sieur Lamblois s'éstoit echaspé a prendre mal a propos beaucoup de remedes & ne se soumettoit pas exactement a ce qu'on luy ordonoit de faire, ce qui m'obligea de luy predire, qu'il ne falloit pas s'attendre qu'il guerit aussi promptement que le premier que j'avois taitté & de qui je luy avois fait l'histoire. Ces deux malades n'avoient d'autre cause de leur retenſion d'urine, que celle que les auteurs marquent, lors qu'apres avoir beu on est paresseux de pisser, & que l'on souffre que la vessie s'emplisse si fort, que les fibres qui compriment le fond de la vessie & ses costés, pour en chasser l'urine, se trouvent forcées par la violence de l'extension, de sorte que leur action cesse entierement, ce qui arrive a toute sorte de partie nerveuse apres des extensions violentes, éomme nous le voyons tous les jours dans les parties externes de cette nature : Le rapport que je trouvois entre les causes de ces différentes maladies, me fit naitre la premiere pansée que j'eus de me servir de  
vin

vin pour guerir la retenſion d'urine, car de ce que dans ces fortes de maladies externes comme les extenſions violentes des nerfs, l'experience dans la Chyrurgie nous apprend, qu'il n'y a rien d'un plus grand ſecours, n'y d'une plus grande conſolation aux parties nerveuſes que les compreſſes trempées dans de bon vin rouge & appliquées ſur le mal ; je conclus qu'auffi toſt que le malade n'auroit plus de fieure je devois tanter de luy donner interieurement ce que je voiois ſi bien reuſſir dans les parties externes, a ſcavoir le bon vin pur, c'eſtoit un remede d'ailleurs fort cogneu, de qui on ne pouvoit attendre aucun mauvais eſſect, & pour qui le malade n'avoit aucune repugnance, de plus autant que je puis, je ſuis, la methode de ceux, qui gueriſſent avec les remedes les plus ſimples, les plus innocents, & les plus aiſés, c'eſtoit un remede alimenteux, ou un àliment medicamenteux, comme nous les appellons, qui eſtoit propre a ſe porter par ſa ſubtilité dans le tiſſu le plus delié des membranes & dans les parties nerveuſes ; il ſ'inſinue inſenſiblement avec les autres aliments, il fournit beaucoup d'eſprit

d'esprit & par une agreable astringtion il fortifie toutes les parties ; mais ce qui donnoit un poids merveilleux a ce que je me propoisois de faire, c'est que je me trouvois appuyé dans cette pratique par l'aphor. 48. de la section 7. ou Hyppocrate dit *σεγυκρίν καὶ δυσχερίν ὁδὸν εἰς καὶ φλεβοτομίῃ λύει* ; j'avois l'exemple de ce grand homme, qui m'autorisoit ; ainsi ayant deux des plus fameux Chyruégiens de Paris pour consulter avec eux sur les moyens que nous pourrions trouver pour rendre l'application du catheter plus supportable au malade , ou pour chercher d'autres voyes de le secourir, ils me proposerent de luy ouvrir la vessie dans le perinée a peu près comme lors que nous faisons insition pour tirer la pierre de la vessie, ils me dirent qu'ils croyoient que c'estoit la voye la plus courte & pour confirmer leur opinion, ils avancerent que feu Monsieur Felix, premier Chyruégien de sa Majesté fort habile homme & qui d'ailleurs n'avoit pas manqué d'Illustres Consultans, dans une pareille maladie, s'estoit veu reduit a se servir de cet expedient & qu'il avoit vescu cinq années apres,

pres, rendant toute son urine par l'ouverture qu'il s'estoit fait faire dans le perinée ; Je remerciay ses Messieurs de leur bon avis & les priay de surseoir cette operation jusques a quelque jours pendant lesquels, je me proposois de suiure le Conseil de nostre Hippocrate dans le lieu cité cy dessus, ils aquiescerent a tenter ce que produiroit l'oracle salutaire de ce Prince de la Medecine, & la suite nous fit voir combien nous avons d'obligations a ses grandes lumieres & a ses experiences. J'ay une veneration extraordinaire pour ce grand genie & je pris plaisir l'autre jour de voir S. E. Mons. de Barillon Ambassadeur de France a qui je rendois mes respects, qui est cogneu de tout le monde pour une personne d'un tres grand merite, fort cognoissus en toute sorte de science & de fort bon goust, se rendre partisan de nostre Auteur, de luy trouver Hippocrate parmi ses autres bons liures, & de me demander a luy coter le lieu dou j'avois tiré ma decision ; Le monde prend des partis bien differents, je cognois des docteurs en Medicine fort Celebres, qui ne pouvoient s'empescher d'insulter

d'insulter a la memoire de ce grand Auteur & qui avoient beaucoup de mépris pour luy, Il y en a d'autres qui prennent l'extremité opposée qui ne veulent parler n'y agir que par les sentiments de ce grand homme, tout leur plus grand soin est de ramasser tout ce qu'il y a dans ses liures qui peut avoir quelque relation (quoy que tres souvent fort éloignée) au nom & a la definition de la maladie, qu'ils ont en main ; on fait dire de cette maniere quantité de choses aux auteurs aux quelles ils n'ont jamais pansé, particulièrement quand on veut trouver dans les traittés qu'ils ont laissé, toute sorte de maladies avec leurs circonstances particulieres & mille autre choses, qui regardent la maniere de guerir, personne n'ignore que l'on peut, & que l'on a mesme adjouté de nouveaux remedes & qu'il peut naitre de nouvelles maladies, cependant rien ne peut convertir l'entestement de certains Medecins, qui pleins de Lambaux & de passages d'hyppocrate, les estalent devant les malades, comme si cela les devoit guerir. Si l'art de la Medicine osoit faire comparaizon avec l'art de faire la guerre

guerre on trouueroit que comme dans celuy cy il y a un je ne scay quoy qui fait les grands Capitaines, qui est independant de la lecture & de la citation des auteurs, mesmes de ceux, qui en ont escript ex professo, & que l'on ne juge pas de leur habileté par leur longs discours, de mesme dans la Medicine le merite depend ordinairement tres peu des lieux communs qui fournissent les longues harangues ou les longs recipés & on peut dire generalement de tous les arts, *artem Experientia fecit, Exemplo monstrante viam* : mais je ne songe pas que je vous desrobe ici de ce temps precieux que vous employez si utilement a de meilleures choses, je vous en demande pardon & je suis avec beaucoup de respects,

*Monsieur,*

*Vostre tres humble &*

*tres obeissant Serviteur,*

Guide, D. M.

A Londres ce  
2 Mars, 1683.

## LETTRE

A Monsieur *B O Y L E*,

De la Societé Royale,

Contenant les observations des bons & des  
mauvais Effects du *QUINQUINA*  
dans les Fieures Intermittentes, &c.

*Monsieur,*

**C**omme vous avez reçu si obligeamment les Observations que j'ay fait sur l'usage d'un remede aussi simple, aussi agreable, & aussi efficace qu'est le vin, dans la retention d'Urine; je continueray a vous faire part de quelques remarques sur l'usage du *Quinquina*: Ce remede est fort simple, & il s'est aquis avjourd'hui une si grande reputation dans le monde, que je pense qu'il seroit fort inutile



inutile de se donner le soin de faire ici son éloge : d'ailleurs que pourrois je en dire que vous ne scachiez mieux, que moy ? Vous en sçaves tout le particulier, en quel temps, & comment on a eu le soin de ramasser cette precieuse ecorce dans les lieux ou elle croit, & les premieres experiences qu'on en a faites. Avant mon depart de Paris j'appris d'un Seigneur Espagnol, qui avoit esté gouverneur dans les Indes pour le Roy d'Espagne, qu'il y avoit des forests toutes entieres d'arbres de Quinquina, des quels on tiroit l'écorce pour l'envoyer dans les pais estrangers : ainsi il y a lieu de croire, que ceux qui ont écrit, qu'il y avoit deux sortes de Quinquina dont nous usons, un qui estoit cultivé, & l'autre qui ne l'estoit pas ; ont esté mal informés de la verité du faict. Je ne sçay pas si ce que M. le Docteur Harvey a escrit depuis peu de cette ecorce dans la fin du livre, qui a pour titre le Conclave des Medecins, vient de bonne source. Cet authœur pretend que l'on a le soin d'imbiber cette écorce de quelque sorte de suc : comme je n'ay encore rien ouy dire de pareil la dessus, je

B

m'in

m'en rapporte fort a vos décisions. Chacun sçait que vous estes si ponctuel a vous informer de tout ce qui peut instruire, & de ce qui peut estre de quelque utilité dans l'univers, qu'il y a peu de choses, que vous ne cognoissiez parfaitement. Vous pourrés Monsieur nous donner des éclaircissemens sur cette matiere quand il vous plaira ; en attendant , je n'insisteray pas beaucoup sur les bons effets du Quinquina : tout le monde sçait ce quil fait de miraculeux , pour guerir promptement les sieures intermittentes , pour en suspendre les ravages, & les accidents les plus dangereux, & pour donner le temps aux malades de reprendre leur force, & de ne pas succomber aux longues fatigues de ces maladies. Il faut convenir que l'on a de l'obligation au Chevalier Talbor que le Roy a considéré comme un homme qui s'estoit rendu expert a donner ce remede très souvent, & dans des temps ou peu de gens s'estoyent avisés de le faire : Je me contenteray de marquer quelques occasions ou jay observé qu'il n'estoit pas a propos de s'en servir. Cest une chose commune a tous les meilleurs remedes

remedes du monde, & meſme aux alimens, que de pouvoir faire de mauvais effets, quand ils ſont employez a contre temps : on ne cognoit qu'à moitié les choſes, lors que l'on ne les examine, que par leur bel endroit : il faut voir le revers de la medaille, & cognoitre l'eſtendue & le défaut des remedes, pour en éviter les mauvaiſes ſuites auſſi bien que pour en avoir de bons ſucces. Si ceux qui ne peuvent ſe guerir d'un certain entêtement contre la Medecine & les Medecins, ſuivoient avec application toutes les demarches des habiles gens, & qu'ils vouluſſent bien examiner ſans prevention les meſures juſtes, que l'on prend dans cette profeſſion, & combien il y faut apporter de diſcernement ; ils reviendroyent ſans doute de leur erreur, & ne confondroient pas avec la negligence de quelques uns & avec l'ignorance de quelques autres, ceux qui ne jugent des maladies, qu'après un long deſtail de toutes les circonſtances des faits, & qui n'employent les remedes qu'après avoir peſé exactement combien d'avantage ou d'incomodité en doit recevoir le malade. J'avoue

qu'avec beaucoup de precaution on ne laisse pas quelque fois de se tromper : c'est le foible de la nature humaine, & un foible qui est commun a toutes sortes d'arts & de profession : il faut confesser avec Hippocrate que le plus habile homme, est celui, qui en tout sorte d'application se trompe le moins. Pardon Monsieur si je fais quelques digressions : on ne peut s'empêcher de dire quelque fois quelque chose en faveur de ceux qu'on estime : pour moy qui suis tout entierement devoué à la Medicine, je ne puis qu'en parler avantageusement.

On a remarqué de tout temps, qu'il nous survient quelque fois des maladies, qui sont d'un tres grand secours pour guerir d'autres maladies, qui ont precedé ; c'est en quelque maniere dans cè cas, que se trouve une partie des histoires des malades, que je me suis proposé de vous donner. Je commenceray par une Dame, qui apres avoir esté fatiguée d'un asthme pendant un long temps fust enfin attaquée d'une fièvre quarte : on observa que dès ce moment la, elle fust delivree de son asthme. Monsieur Bouillet fort habile

habile homme, & premier Medecin de son Alt. Mouſeigneur le Prince de Condé, luy ordonna quelques remedes, & ne jugea pas a propos de ſe ſervir du Quinquina : la malade negligea cet avis, & prit une preparation de Quinquina, que luy donna Monsieur Charas fameux Apoticaire dans ce temps la : ce remede calma la fieure, mais auſſi toſt l'aſthme recommença, & fuſt ſi preſſant, que la malade n'eſtima pas long temps une guerifon qui luy couſtoit ſi cher, & qui faiſoit un échange de maladie, ſi deſavantageux.

Un jeune homme aagé d'environ trente quatre ans après de longues fatigues pendant les ardeurs de l'eſté, & d'ailleurs ayant de cuisants chagrins, tomba dans une leucophlegmatie avec un peu de fieure & un tres grand dégouſt : Je luy fis uſer de quelques remedes, qui diminuerent & ſa fieure, & ſon degouſt : je le purgeay, & je voyois diminuer par la l'enfleure de ſes jambes & du ſcrotum, lors qu'il nous ſurvint une fieure quarte fort bien marqueé par tous les accidens, qui ont accouſtumé d'accompagner cette maladie. Les accès n'en eſtoient pas vio-

lents ; j'observay que le jour de la fièvre, l'enfièvre de ce malade diminuoit visible-  
ment : je conclus donc de temporiser &  
de ne luy point donner de Quinquina,  
de peur qu'en arrestant la fièvre je n'ostas-  
se a la nature un moyen de se degager, &  
de recevoir un benefice d'une maladie,  
ce que l'on appellera si l'on veut *salus  
ex inimicis* : le malade s'impatienta, &  
contre mon *avis* voulust prendre du Quin-  
quina, lequel augmenta l'enfièvre generale,  
a mesure qu'il diminua la fièvre quarte ; &  
le malade se mit ainsi dans un estat a ne  
plus recevoir aucun secours de la Medicine.

Un jeune Apotiquaire aagé de vingt &  
un an avoit eu une fièvre double tierce,  
pendant un mois : lors que je le vis, je  
le trouvay fort extenué, il avoit presque  
toujours un peu de fièvre avec une toux  
fort opiniatre & fort facheuse : Le scro-  
tum & les jambes estoient un peu enflés ;  
il avoit a certaines heures du jour de pe-  
tits redoublements de fièvre. Il sembloit  
donc qu'apres avoir tanté beaucoup d'au-  
tres remedes, qui n'avoient pas emporté  
cette fièvre, il falloit tanter ce que pourroit  
faire le Quinquina ; mais je luy fis quit-

ter bien tost ce remede, parce que je vis que l'enfleure du scrotum & des jambes augmentoit visiblement, & que sans éteindre la fieure il caufoit un tres grand feu dans les entrailles, dont se plaignoit le malade a tout moment, quoy que ce ne fust qu'en infusion que l'on avoit donné ce remede & dans une quantité tres mediocre.

Il y a quinze ou seize anneés qu'à Paris, ayant à traiter une femme grosse de six a sept mois, laquelle avoit une fieure double tierce avec des frissons tres longs, & tres cruels : apres luy avoir ordonné beaucoup de remedes qui ne reussissoient pas aussi bien que l'on eust souhaité, j'appellay un de nos fameux Medecins pour le consulter sur ce que nous aurions a faire : je luy proposay de donner du Quinquina à la malade : nous en convinmes. Elle en prit ; mais elle eust ensuite de tres grandes douleurs comme si elle eust deu accoucher : cependant comme je fis cesser ce remede, les accidents s'arrestèrent, & il ne luy en arriva aucun autre mal. J'avois remarqué cet effet du Quinquia, & cette experience me confirma entierement dans la conjecture

que je fis que le Remede du Sieur Talbor, qui a tant fait de bruit à Paris, n'estoit autre chose que le Quinquina ; puis que j'en voiois les caracteres par tout. Car en pareil cas Monsr. Talbor s'opiniatra de donner son remede a une Dame, femme d'un officier considerable de son Alt. Royale Monseigneur le Duc d'Orleans, qui se trouvant grosse, & estant poussée a bout par ce remede, fit une faulx couche & je pense mesme qu'elle en mourust.

Ce remede est contraire a certains flux de ventre qu'il augmente, jusques a causer la dysenterie, & enfin la mort à ceux, qui en ont voulu continuer temerairement un long usage.

Je traitois ici il y a dix huit mois un enfant de dix a douze ans, qui avoit une fièvre double tierce & un crachement de sang : je priay un de nos plus celebres Medecins du College de Londre de venir avec moy voir le malade : entre autre remedes que l'on proposa on y fist entrer le Quinquina : je demanday a cet Illustre Docteur s'il ne s'estoit jamais apperceu, que le Quinquina causoit des hæmorrhagies ? Il me dit, qu'il ne le croioit pas ;

on



on conclut à donner de ce remede au malade : ce qui augmenta visiblement le crachement de sang , & nous obligea à quitter ce remede pour en employer d'autres , qui guerirent parfaitement le malade. J'ay veu ensuite de l'usage du Quinquina a Paris des malades perdre plus d'une pinte de sang par les gencives : je l'ay veu arriver a différentes personnes : j'en ay les observations tout au long avec les circonstances , parmi mes papiers : mais c'est assez vous fatiguer d'exemples sur une mesme matiere : La diversité plait : Je passeray donc Monsieur a quelqu'autre chose qui regarde nostre subject. On dit communement que la saignée , & la purgation empeschent l'operation du Quinquina ; mais je puis dire par experience , que comme la saignée est un remede fort commun en France , lors qu'il s'agit de guerir la fièvre ; j'ay tres souvent donné ce remede apres la saignée , & en est veu un tres prompt succès : je me souviens entre autre d'un jeune homme qui avoit une fièvre double tierce avec une douleur de teste si horrible qu'il ne pouvoit  
remuer

remuer sa teste n'y ouvrir les yeux; ensorte que le Chyrurgien, qui avoit commencé de le traiter, luy avoit desia tiré trois ou quatre fois du sang du bras, & en quantité a chaque fois. Je fus encor d'avis de luy ouvrir la jugulaire, & cette derniere saignée osta entierement la douleur : à la verité il resta au malade une pesanteur de teste extraordinaire : je luy fis prendre du Quinquina en infusion dans du vin, & dès le premier jour il fut soulagé de la pesanteur de teste, & dans peu de jours il fut hors de fieure : mais on peut dire ici en passant en faveur de la saignée qu'elle contribue beaucoup a guerir certains malades, qui ont pris long temps du Quinquina sans aucun succes. Il y a icy une personne de qualité qui en peut rendre tesmoignage.

Une Dame fille de feu Madame la Vicomtesse de Mordan estant malade a Paris de la fieure quarte prit pendant près d'un mois, ou six semaines du Remede du Cheu. Talbor qui n'estoit que le Quinquina, & comme la fieure continuoit toujours, Madame sa Mere me proposa, si je voulois entreprendre de la guerir :  
je

je le fis, & je commençay par deux saignées, & avec quelques autres remèdes elle fust parfaitement guérie dans huit ou dix jours. Pour ce qui est de la purgation, j'avoüe que lors que ceux qui prennent le Quinquina; ont un flux de ventre, ou que le remède mesme leur cause de fréquentes selles, ce qui arrive a quelques uns, la guérison n'en est pas si prompte, & c'est, parce que le remède n'a pas assez de temps pour faire impression, & qu'il ne fait que passer brusquement par les boyaux, sans estre porté en quantité suffisante par les veines, du mesentere dans les parties affectées : quoy qu'il en soit, il y en a beaucoup qui guérissent enfin par ce remède, malgré le flux de ventre; mais ce qu'il ya de plus positif, c'est que j'ay donné le Quinquina avec les purgatifs & j'ay guéri de cette maniere un malade avec une seule dose de deux dragmes de ce remède en infusion : c'estoit a Paris il y a environ huit a dix ans, que traitant un jeune gentilhomme d'une fièvre double tierce, qui estoit fort violente & fort opiniatre, apres luy avoir donné plusieurs remèdes pendant près de vingt  
deux

deux ou 23. jours & voyant tres peu de diminution dans son mal, je fis infuser deux gros de Quinquina avec le sené & les autres purgatifs dans un verre de vin blanc; & apres cette maniere de purgation, la fièvre s'arresta pendant quinze jours, au bout du quel temps il eut quelques ressentiments de fièvre, qui ne furent pas considerables, & qui furent emportés par de simples purgatifs reiterés. Depuis ce temps là, j'ay gueri quelques malades avec des lavemens purgatifs dans lesquels j'avois meslé du Quinquina, & j'en ay veu un prompt effect, comme il est ordinaire d'en attendre de ce remede, & mesme avec les circonstances accoutumées, a sçavoir que dans certain temps les malades sont subjects a retomber dans les accès de fièvre comme auparavant, sur tout lors qu'ils n'ont pas assez continué l'usage du remede. Il n'est donc pas absolument vray que la saignée n'y la purgation soyent si contraires que l'on dit, a l'operation du Quinquina; Mais à propos de ce bon effect du Quinquina en lavement on peut dire que l'on neglige trop l'usage des clysteres, qui estans

estans faits de remedes convenables aux maladies pourroient peut estre plus contribuer qu'on ne pense a la guerison de plusieurs indispositions, & suppleer mesme a la difficulté que l'on a, de prendre des remedes par la bouche, lesquels sont tres souvent fort desagreables. Jáy en main d'autres experiences sur ce subject, qui me confirment dans cette opinion, & je me suis estonné mille fois, comme des gens qui ont vieillis dans nostre Profession ne s'en sont pas eclairci : car entre autres je me souviens qu'un de nos sçavants, Professeurs en Medicine a Paris nommé Monsieur Patin enseignoit publiquement il ya environ vingt deux ans, que c'estoit une erreur que de croire qu'il y eust des clysteres cephaliques, que tout ce que l'on donnoit en clystere n'agissoit point du tout au dela de la valvule du Colum. Il se fondoit sur ce que cette valvulé sert d'obstacle aux excrements, & aux clysteres, afin qu'ils ne remontent pas plus haut : mais ce n'est pas la le seul chemin pour se distribuer par tout le corps : l'intestin Colum, & le rectum ont leurs vaisseaux chyliferes comme les autres intestins :

stins : & c'est par ces vaisseaux que le vin donné en clystere monte a la teste & peut enyvrer : c'est par la que l'opium provoque le sommeil : & c'est enfin par ces mesmes voyes, que les clysteres cephaliques, peuvent estre de quelque utilité, aussi bien que l'usage du Quinquina en clystere l'a esté dans les observations que nous en avons fait. Je n'entreprendray pas Monsieur de decider de quelle maniere agit le Quinquina pour guerir la fieure : on peut dire qu'il a une vertu astringente & singuliere qui se discerne au goust & qui est propre a reprimier pour un temps le mouvement qui va à la pourriture, que les suc qui doivent immediatement réparer la substance de nos parties, ont aquis par des causes, qui souvent sont fort differentes les unes des autres. Il ya de l'apparence que parce que les suc sont d'une nature, ou dans un lieu propre a se corrompre dans un plus long, ou plus court espace de temps, ils sont ainsi l'intermission de la fieure, plus longue, ou plus courte : & d'autre costé, suivant qu'il ya plus ou moins de cette matiere pourrie, qu'elle est plus subtile, ou plus

plus crasse, que la nature est plus ou moins vigoureuse pour la dissiper, & qu'elle trouve plus ou moins de voyes libres pour s'en degager; les accès de fièvre en sont plus courts ou plus longs: c'est pendant cet espace de temps plus long, ou plus court dont nous avons parlé, que les suc parviennent a un certain degré de pourriture, qui les rend plus fluides & d'une qualité propre a irriter les parties ou elles se trouvent amassées, & a les obliger a les pousser ailleurs & a les jeter dans les veines, puis des veines dans le cœur; & dans toutes les parties ou ils causent ce sentiment de froid, par la lenteur de leur premier mouvement, au commencement de l'accès &; par apres par leur disproportion avec la nature du sang, & par l'irritation generale de toutes les parties, produit par son agitation, ce degré de chaleur extraordinaire, la vitesse, & le desordre du pouls, que nous appellons le feu de la fièvre. Mais on dira peut estre que l'on a lieu de douter de l'effect de ces matieres pourries, puisque le pus, qui est sans difficulté de cette nature, passe de la poitrine dans les reins, & sort avec les Urines, (ce qui

qui se doit faire apparemment par la circulation du sang en passant par les veines & par les arteres) & cependant tout cela se fait sans que le malade aye les accidents que nous remarquons dans les fieures intermittentes. On peut repondre a cela que sans parler des voyes extraordinaires de la nature, comme lors qu'elle chasse des petites parties d'os dans les exfoliations, a travers les chairs & le cuir; nous proposons ici la maniere dont les arbres se nourrissent, & la distribution des sucres par des vaisseaux, ou par des filtres que nos yeux ne peuvent pas decouvrir: d'ailleurs le pus que l'on vuide par les Urines, & qui vient de la poitrine, peut passer peu a peu & en si petite quantité a la fois par les veines, par les arteres, par le cœur, qu'il ne peut pas faire assez d'impression pour causer un accès de fièvre. Au reste tout ce que l'on en peut dire n'estant appuyé que sur des conjectures subjectes a contestation, je suis prest a donner les mains a de meilleures raisons de quelque part qu'elles puissent venir: Je laisse a tous les Medecins avec qui j'ay l'honneur de consulter, de prendre qu'elle hypothese qu'il



qu'il leur plaira ; pourveu que nous convenions des remedes qu'il faut employer, pour guerir les malades : je fais tres peu de cas du reste, & je ne vois pas que tout ce que l'on peut dire de part & d'autre vaille la peine de s'echauffer. Aussi ne suis je pas pour les expressions fortes du Docteur Johannes Jone, qui dans son traitté des Fieures intermittentes se sert de ces termes, *Sed cum nos illorum misereat, qui delirè somniantes particulare morbificæ materiæ receptaculum astruere moliantur*, &c. il faut de tres fortes raisons, beaucoup d'experience, & un peu moins de fantaisie d'hypothese pour traiter ainsi les autres Docteurs de haut en bas : sans prendre beaucoup de part a ces grands demesslés, toutes les difficultés que je trouve a quitter les resveries des anciens pour me servir des termes de cet auteur, c'est que dans la plus part des Fievres intermittentes, il y a, ou quelque tumeur, ou quelque douleur attachée a quelque partie de nostre corps : L'experience a un tres grand credit chez moy, je la consulte le plus qu'il m'est possible, & je ne la vois pas fort favorable dans cette

rancontre pour la nouveauté. Nous disons ordinairement, *Ubi dolor, ibi morbus*, & on peut ajouter, *ubi morbus, ibi causa conjuncta morbi*, & *quidem materialis causâ* : il s'ensuit de là que l'on aura raison d'appeller les parties tumefiées ou dolentes *sedes* & *focus morbi*, & par conséquent il y aura un foyer de la Fievre intermittente : Il faut remarquer que cet Auteur ne rejette le foyer des Fievres, que les autres Medecins ont admis, que parce que l'hypothese dont il se sert pour expliquer la nature des Fieures, ne peut subsister avec cette opinion : il seroit pourtant plus a propos d'accommoder nos sentiments aux faits, que de vouloir que nos suppositions l'emportent sur l'experience : Mais sans vouloir m'arrester a combattre les principes de ce Docteur, ce qui nous déroberoit trop de temps, je diray seulement en faveur des Anciens ; qu'on trouvera beaucoup de ressemblance entre les grands absces, les playes, les tumeurs externes, qui tombent sous nos sens, & les Fieures intermittentes. Dans les grands absces, dans les tumeurs considerables, & dans les playes

playes une partie de la matiere pourrie, qui est amassée dans la partie affectée comme dans un foyer, venant a circuler avec le sang cause une espece de Fieure, que nous appellons symptomatique : cette Fieure a la verité n'a point d'intermission ordinairement, parce que la matiere coule & se jette assiduëment dans les veines, & que la nature ne peut en venir a bout ; pour en faire un entier & final epuïsement, pareil a celuy qui arrive dans les Fieures intermittentes, ou la nature, ou plutots le focus & les parties affectées font des efforts plus vigoureux, pour jetter au loin les matieres qui leur sont a charge. Les Fieures intermittentes approchent donc fort a mon avis, ayant esgard a leur cause, à ces sortes de tumeurs dont la matiere est capable de resolution : car dans le temps que ces suc sont amassés en assez grande quantité pour faire une tumeur considerable & pour se jetter en partie dans les veines, dans le cœur, & dans toutes les arteres, on s'apperçoit du desordre de la Fieure : mais cette matiere estant dissipée, le calme succede a la tempeste, aussi bien que dans les Fieures in-

termittentes, & souvent on a veu la même tumeur paroître de nouveau dans le même lieu, d'où elle avoit disparu, & produire mêmes accidens que la première fois : ce qui n'a pas peu de relation à ce que les anciens appellent *sedes & focus morbi etiam in febris intermittentibus* dont il est question. Il y a beaucoup d'apparence que dans les Fieures intermittentes il ya une certaine espace estenduë plus ou moins en longueur, largeur, & profondeur, qui a de certains limites, qui séparent les parties saines d'avec celles qui sont affectées, & dans ces dernières on y conçoit une mauvaise disposition à corrompre le chyle, qui leur est apporté incessamment pour leur reparation, & avec cela une vigueur de s'en deliurer quand elle en est irritée & en cela consiste ce que l'on appelle le foyer de la Fièvre. Je me suis échappé Monsieur de supposer dans ce que je viens de dire, que le chyle est la matiere immediate de la nourriture de toutes les parties de nostre corps : je finiray cette Lettre en vous faisant un detail des probabilités que je trouve dans cette opinion. Presque tous les anciens

Medecins croyent que le sang nourrit toutes les parties du corps, & la plupart pensent que le lait des mammelles est une production du sang : je commenceray à former mes difficultés contre cette dernière opinion, parce qu'elle donne quelque jour à ce que nous cherchons à découvrir. Premièrement beaucoup de grands Anatomistes soupçonnent, & quelques uns se promettent de pouvoir démontrer que le chyle est porté immédiatement dans les mammelles sans estre mélangé avec le sang : il y a beaucoup d'histoires dans les observations des Anciens qui favorisent ce sentiment : on dit que le lait a paru quelque fois de couleur & de goût fort pareil à celui des aliments que venoyent de prendre les nourrices dans le même moment : on sçait combien les purgatifs donnés aux nourrices operent sur les enfans : mais si nous considérons l'eloignement qu'il y a du lait à la nature du sang, il sera difficile de s'imaginer que la sagesse Eternelle qui a formé nostre corps, aye voulu contrevenir à cette regle du bon sens que l'on a admis de tout temps, que *frustra fiunt*

*per plura, quæ possunt fieri per pauciora.*  
 A quoy bon faire faire de si grands detours sans nécessité a une liqueur, comme le chyle qui se doit mesler (suivant la supposition ordinaire) avec le sang, pour ne recevoir de luy aucune des impressions qu'il est capable de donner ? Car le laiët est un suc doux au goust, d'une couleur, d'une consistance, & d'un degré de chaleur fort éloigné du sang, le quel se trouve comme chaqu'un sçait salé, rouge, fort chaud, & beaucoup plus épais, que le laiët ; aulieu que le laiët & le chyle sympatizent presque en tout, en couleur, en goust, en consistance, en degré de chaleur : le sang, suivant l'histoire naturelle que vous en avés donnée depuis peu avec tant d'exaëtitude, est extrêmement plein d'eprits & de sels volatils, qui ne se trouveront pas sans doute dans le laiët, dans de pareilles proportions ; d'ailleurs Mr. Lewenhorch nous apprend que si l'on examine le sang avec un microscope pendant qu'il est encor liquide, on aperçoit de certains petits globules, qui nagent dans une matiere transparente, suivant ce que nous apprend  
 Monsieur

Monsieur Mariotte de l'academie des Sçiences dans son traité des couleurs, que par une forte action du feu les matieres terrestres ou sulphurée devienent rouges, il semble que les globules rouges du sang, ne sont autre chose qu'une matiere terrestre ou sulphurée qui par un degré de chaleur extraordinaire, ou par l'action d'un puissant dissolvant, ont acquis cette sorte de couleur. Il n'y a d'abord point d'apparence que le laiët aussi blanc qu'il est soit mélé d'aucun de ces globules rouges qui font partie du sang ; il reste a examiner la nature de cette liqueur transparente dans la quelle les globules rouges nagent. Cette liqueur a une partie qui se coagule en fibres blanches lors que l'on melle le sang avec de léau, comme nous le voyons tous les jours lors que nous faisons la saignée du pied, ou l'on reçoit le sang dans léau : comme le laiët se melle tres bien avec l'eau sans de pareilles coagulations, je ne pense pas que l'on puisse dire, que cette partie fibreuse du sang entre dans sa composition. L'autre partie de la liqueur transparente est celle qui demeure liquide & transparente dans les

vaisseaux ou l'on reçoit le sang pendant  
 que les globules rouges & la partie fibre-  
 use, dont nous avons parlé, se coagulent  
 ensemble : cette partie du sang approche  
 le plus de la nature du lait, elle se melle  
 avec l'eau commune, sans se coaguler, de  
 même que nous l'avons dit du lait, &  
 si on verse sur une même quantité de  
 cette serosité du sang mis a part, & sur  
 pareille quantité de lait, quelques gout-  
 tes d'huile de vitriol, ces deux liqueurs se  
 coagulent également dans une substance  
 blanche, & si vous y mettez le doigt  
 dans ce temps la, vous sentez que les ma-  
 tieres se sont sensiblement échauffées.  
 Voilà une partie du rapport qui se trou-  
 ve entre ces liqueurs ; mais d'autre côté  
 elles paroissent d'une nature fort différen-  
 te : si vous mettez la serosité du sang sur  
 le feu, elle a cela de commun avec le  
 blanc d'un œuf, qu'elle se coagule dans  
 un moment, sans qu'il s'en separe aucune  
 partie aqueuse ; au lieu que le lait sou-  
 stient l'ébullition long temps sans se coa-  
 guler, & quand il se coagule, il s'en sepa-  
 re une serosité aqueuse que nous appel-  
 lens petit lait : d'ailleurs la serosité du  
 sang



sang est fort saleé au goust ; & le laiët est fort doux, ce sont des éloignements qui me paroissent assez grands pour conclure que le laiët n'est point fait de sang ; mais plus tost qu'il est un veritable chyle, puis qu'il a tant de conformité avec cette liqueur, & si peu avec ces trois natures de liqueurs dont le sang est composé : on peut ajouter que si le chyle avoit esté une fois meslé avec le sang, il seroit tres difficile de penser qu'il s'en peut separer aussi promptement qu'il est nécessaire, sans que dans ce mouvement precipité de separation les sels & les humeurs de cette nature, qui sont d'une qualité à se glisser par les voyes les plus secrètes & les plus difficiles, soyent entraînés à travers mesme les filters les plus deliés que l'on pourra s'imaginer. Si on trouve de la probabilité dans les réflexions que nous venons de faire conjointement avec les sentimens de plusieurs Anatomistes, & les Observations de quantité d'Autheurs, dont nous avons parlé, & que l'on convienne que le laiët n'est pas apparemment une production du sang ; mais un pur chyle ; on conclura aussi qu'il n'y a pas plus

plus de nécessité de faire passer le chyle dans la masse du sang, pour nourir immédiatement chaque particule de nostre corps, qu'il y a de nécessité, pour y porter le chyle, afin d'en produire le lait. Car quelle apparence y'a il que la plus part de nos parties, qui sont d'une couleur blanche, comme le sont les os, les membranes, les tendons, les nerfs, la substance du cerveau, les vaisseaux, les graisses, soyent réparées par une liqueur d'un rouge aussi enfoncé qu'est celui du sang. Que si l'on considere que l'accroissement & la reparation des parties, sont des operations communes aux plantes, & aux animaux, qui n'ont point de sang, il faut avoüer que c'est un grand prejuge contre ceux qui veulent establis nécessairement que l'on n'est nourri que de sang. Il est naturel de croire qu'une liqueur douce comme le chyle, dont le mouvement est presque insensible, soit plus propre a un arrangement regulier & a une parfaite union, qui sont l'assimilation des matieres & la reparation des parties; que non pas une liqueur, dont le mouvement est impetueux comme celui du sang, qui  
par

par ses effets a beaucoup de relation dans les corps humains aux effets d'un soleil interieur, ou d'un feu, qui par son mouvement perpetuel aide la distribution des autres suc, qui purifie & separe les matieres heterogenes, qui sont apportees par les vaisseaux chyliferes, qui dissipe les particules les moins propres a faire une juste union avec le tout, retranche le superflu, fond & subtilize les choses épousses & crasses, fournit par son agitation une substance tenue, qui doit estre tres propre a faire des esprits : de plus il se peut, que le sang opere dans les muscles les mouvements admirables de contraction, ou de relachement, a proportion que la cavité des fibres de ces organes en est plus, ou moins remplie & dilatée, & la figure du muscle accourcie ou alongée : ces sortes d'usages sont plus naturels au sang, que ne l'est la nutrition : ajoutons a cela qu'estant aussi rempli de sels volatils & urineux, que l'experience le fait voir, il est fort éloigné d'estre propre a la vegetation & a la reparation des parties ; puis qu'il n'y a rien de si contraire aux plantes que de les arroser d'Urine. Mais on dira  
peut

peut estre, que les excrements qui sont pleins de sels volatils, rendent la terre plus féconde, & par consequent fournissent de matiere a la vegetation des plantes: on résoudra cette difficulté, si l'on prend garde aux proportions, qui se doivent rencontrer du fumier, par exemple, avec la terre, où les plantes croissent; car le fumier, l'Urine, le sang, qui engraisent la terre, s'ils sont purs & sans estre meslés avec beaucoup de terre, ils fletrissent & ils desseichent plustost les plantes, que de les faire croistre; on en doit donc attendre le mesme du sang dans les animaux, & le regarder plustost comme le vehicule des sucs nourriciers, qui en ayde la distribution comme nous avons dit cy dessus, que non pas comme la substance materielle de nostre nourriture. Que s'il arrive que certaines femmes, qui ont de grandes pertes de sang, deviennent maigres & que l'on vueille interer que cela se fait, parce qu'elles ont perdu de leur nourriture en perdant leur sang; on peut repondre qu'il y en a beaucoup qui demeurent dans le mesme estat & mesme fort grasse, avec les pertes de sang; ce qui n'arrive presque

que jamais avec les fleurs blanches, qui ne coulent jamais en quantité, sans estre suivies d'une maigreur considerable : il est a croire que la matiere des fleurs blanches n'est rien autre chose que le chyle ; on mettra au mesme rang le pus des ulceres & des absçés, qui ne coule jamais abondamment sans causer une grande maigreur. Et ce qui rend d'ailleurs plus probable que la matiere purulente n'est pas une production du sang, c'est que dans les premiers jours des playes, ou la nature n'est point encor affoiblie, & ou elle devoit faire en perfection ce changement du sang en pus, on trouve tous les appareils des playes pleins de sang, qui conserve sa couleur, au lieu que dans la suite on y trouve tousjours une matiere blanche, & on y voit tres peu de sang ; de plus dans les Aneurismes une partie du sang extravasé s'endurcit souvent & se conserve rouge dans les parties, pendant des mois & des années sans degenerer en rien, qui approche de la blancheur du pus, ce qui pourtant devoit arriver, n'y ayant aucun obstacle, qui empesche la nature de travailler a cuire, comme l'on appelle, ou  
a chan-

a changer le sang en pus, ou en matiere purulente. Comme nous proposons ici tant de choses du Chyle, on croira peut estre, que nous en sçavons les distributions dans toutes les parties, & que l'on est obligé de les faire voir ; mais parce que dans beaucoup de plantes qui croissent & se nourrissent de mesme maniere, que les animaux par l'abbord d'un suc, qui se coule insensiblement dans les parties les plus intimes, les voyes & les routes des suc font le plus souvent imperceptibles, particulierement dans les gros arbres, ou toutes les parties doivent estre en grand volume, je ne pense pas que l'on doive s'attendre d'en decouvrir d'avantage dans les animaux. Je sçay bien que l'usage des injections a servi a decouvrir des distributions de vaisseaux fort delicates ; mais je crois qu'il y a des vaisseaux dans nos corps, qui sont si deliés & qui s'affaissent si fort apres la mort des animaux, qu'il est impossible que les liqueurs dont on se sert pour faire des injections y puissent entrer. Que si, en dissequant des animaux vivants, on se proposoit de decouvrir ces petits tuyaux par  
ou

ou se filtre le chyle dans chaque partie, outre la delicateſſe de ces filtres, on peut dire que la couleur rouge du ſang, qui a des diſtributions dans toutes nos parties, confondra toujours ce que l'on pourroit ſe promettre de decouvrir par la couleur blanche de chyle. Il eſt vray que cette grande quantité du chyle qui eſt portée au cœur tous les jours, perſuade aiſément que ce doit eſtre pour la reparation, & pour la nourriture de toutes nos parties : mais quand on fera reſlection que le ſang eſt un feu conſumant, qu'il ſ'en fait une diſſipation indicible par la tranſpiration, qu'il eſt dans une ebullition continuelle, qu'il fournit de matiere aux eſprits, on conviendra qu'il a beſoin d'un ſupplement conſiderable, & auſſi grand que celui qu'il reçoit. On auroit encore beaup d'autres choſes a vous dire ſur le probleme que je propoſe ; mais il eſt bon de ſçavoir auparavant ce que vous penſés de nos conjectures. Je ne cognois perſonne, qui juge mieux des difficultés, qui naiſſent dans la Medecine, que vous : vous avés l'eſprit du monde le plus droit & le plus plein d'E-quité, vous cognoiſſez a fond les matie-  
res

res, & comme vous ne faites pas profession d'estre Medecin, on ne peut pas dire, que vous ayez épousé aucun parti, qui vous engage a favoriser une opinion plus que l'autre. J'ay quelques observations sur cette sorte de maladie, qui fatigue souvent les gens de court, qui n'épargne ny les palais, ny les ruelles, & que nous appellons Vapeurs, j'en ay aussi sur les effets des poisons, qui ont tant fait de bruit a Paris; nous pourrons vous en faire part quand il vous plaira. Je suis,

*Monsieur,*

A Londres ce  
2 Mars, 1683.

*Vostre tres humble &*

*tres obeissant Serviteur,*

Guide, D. M.

*est.*